

LE FLAGRANT DÉLIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DARTOIS ET DE BIEVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 novembre 1840.

DISTRIBUTION :

MULDORFF, avocat badois.....	M. PROSPER GOTHY.
CLOTILDE, sa femme.....	M ^{lle} JOLLIVET.
LORD HÉRISSON.....	M. LEVASSOR.
LADY HÉRISSON, sa femme.....	M ^{lle} CHAUDRON.
FABRICE.....	M. HYACINTHE.
MINA, servante de Muldorff.....	M ^{lle} BRESSANT.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.....	M. ÉDOUARD.

La scène se passe à Bade.

Un salon allemand. Au fond, une fenêtre donnant sur la rue. Un mobilier simple, mais élégant. A gauche de l'acteur, l'entrée d'une chambre à coucher; à droite, une cheminée à la française sur laquelle sont : une pendule et deux gros magots peints; une table du même côté, plus loin, un cabinet. — Sur l'avant-scène, à gauche, une psyché.

SCÈNE I.

MULDORFF, CLOTILDE.

MULDORFF.

Mina ! Mina !

CLOTILDE, entrant.

Vous appelez, mon ami ?

MULDORFF.

Mais, certainement, j'appelle; j'appelle depuis une heure, je m'égoûte; mais c'est comme si je chantais.

CLOTILDE.

Je préparais tout ce qu'il faut pour le voyage.

MULDORFF.

Justement. J'appelle pour avoir tout ce qu'il me faut, car la voiture de Stuttgart va partir.

CLOTILDE.

Je ne vous vis jamais si empressé de me quitter.

MULDORFF.

Ne fout-il pas que je sois après-demain matin à Stuttgart pour ce fameux procès que je plaide depuis dix ans, et sur lequel la cour suprême du royaume de Wurtemberg va daigner enfin se prononcer. Vous savez toutes les avances que j'ai faites pour cette affaire, tous les voyages qu'elle m'a coûtés, pour avoir les preuves décisives, à Vienne, à Francfort, à Manheim, à Strasbourg surtout ! En ai-je fait des voyages à Strasbourg ! où l'une de nos parties adverses s'était réfugiée. Après cela, je ne m'en repens pas, puisque c'est là que je vous vis, ô ma Clotilde ! Je vous emmenai ce triomphe à Bade,

ma patrie; délicieux pays où j'exerce la profession d'avocat au contentieux, et depuis, rien n'est venu troubler la paix, je dirai le bonheur de notre ménage, car jusqu'à présent vous m'avez toujours accompagné; mais aujourd'hui, impossible de trouver plus d'une place à la diligence. Je suis forcé de vous laisser seule à Bade pendant la saison des eaux, qui réunissent l'élite de la société de toutes les nations de la terre, et, pour surcroît de malheur, jamais l'affluence ne fut plus grande que cette année. Aussi je vous en prie, Clotilde, en mon absence, ne sortez pas de chez vous.

CLOTILDE.

Ah ! fort bien. Voilà où toudait ce beau préambule : Restez chez vous.

MULDORFF.

C'est ça même.

CLOTILDE.

C'est-à-dire : Enfermez-vous !

MULDORFF.

Je ne vous fais pas l'injure de vous enfermer.

CLOTILDE.

C'est que vous ne l'osez pas.

MULDORFF.

Je ne suis pas un tyran ! Tout ce que vous désirez, vous l'obtenez de moi.

CLOTILDE.

Où, des colifichets, des parures, des bijoux; mais vous me refusez depuis deux ans le seul bonheur que j'envie, celui d'aller revoir Strasbourg : on aime à respirer l'air natal,

MULDORFF.

Oui, il est frais l'air de Strasbourg, avec ses fossés bourbeux et ses casernes presque aussi grandes que la ville ! Tandis que l'air de Bade, où votre mari a vu le jour, car, Madame, une femme doit adopter sans réserve le pays qui fut le berceau de celui auquel elle a juré dévouement et fidélité. Donc, vous n'êtes plus née à Strasbourg : vous êtes née à Bade ; vous n'êtes plus Française, vous êtes Barroise, et vous devez considérer les Français comme des étrangers, comme des ennemis.

CLOTILDE.

Des ennemis ! ne l'espérez pas.

MULDORFF.

C'est votre devoir, Madame, car ils sont les miens.

Aux deux bords du destin.

Oui, ma chère et douce compagne,
Je vous le dis, en vérité,
Pour la vie, avec l'Allemagne,
Vous avez fait un doux traité,
Qui par nous deux doit être respecté,
J'observerai cette sainte alliance ;
Mais ce serait vraiment m'humilier,
Si vous faisiez, sous main, avec la France,
Quelque traité particulier.

CLOTILDE, piquée.

Je m'étonne qu'au moment de me quitter,
vous me teniez un pareil langage.

MULDORFF.

J'ai tort, Clotilde, j'ai tort ! Pardonne-moi
ma jalousie, veux-tu ?

CLOTILDE.

Je vous pardonne encore pour cette fois ;
mais...

MULDORFF.

Ah ! que tu es bonne ! Tiens, sur le gain du procès, je te promets de te rapporter ce que tu désires depuis si long-temps, un cachemire de l'Inde ; j'y mettrai 500 florins, s'il le faut.

CLOTILDE.

N'allez pas faire des folies pour moi !

MULDORFF.

Ma femme, je vous dois cela à cause de votre
vertu. De quelle couleur les aimes-tu ?

CLOTILDE.

Bleu, ou jaune.

MULDORFF.

Eh bien ! il sera jaune et bleu.

CLOTILDE.

Vous êtes un mari excellent. Mina ! Mina ! la
valise de Monsieur.

SCÈNE II.

MULDORFF, CLOTILDE, MINA, avec une valise.

MINA, tenant la valise.

Voilà, Madame. Des papiers de chicane, c'est
si lourd !

CLOTILDE.

Mon ami, vous pouvez partir.

MULDORFF.

Comme vous dites cela froidement, ma chère
amie ! « Mon ami, vous pouvez partir », Oh !

les femmes ! les femmes ! ça n'est pas plus sensible que rien du tout !

MINA, pleurant.

Hu ! hu ! hu !

MULDORFF.

Qu'est-ce que tu as, toi !

MINA.

Hi ! hi ! hi ! Ça me fend le cœur de vous voir
partir, Monsieur. Oh ! oh ! oh !

MULDORFF.

Pauvre fille ! (Clotilde rit.) Vous riez ! Elle
rit ! Ah ! la sensibilité de cette fille devrait vous
faire rougir. Tiens, mon enfant, prends ceci :
tu l'as bien mérité.

(Il lui donne une pièce d'argent.)

MINA.

Un florin tout neuf ! Merci, Monsieur. (Pien-
rant plus fort.) Oh ! oh ! oh !

MULDORFF.

Allons, voyons, calme-toi ! calme-toi ! Je te
recommande bien la maison jusqu'à mon retour ;
aie bien soin de ta maîtresse, ne la quitte ja-
mais ; sois bien attentive, bien empressée. Et
vous, ma bonne amie, souvenez-vous de mes
recommandations et de mes promesses : un ca-
chemire de l'Inde, si je suis content, et si...
(On entend la trompette.) Ah ! voilà justement
la voiture de Stuttgart.

Aux. Vale de Berlin.

Adieu, Clotilde ; en mon absence,
Que l'honneur seul guide tes pas.
Dans ta vertu, j'ai confiance ;

(A part.)

Toi, Mina, ne la quitte pas.

(A Mina, qui prend un paquet.)

On n'a rien oublié, je pense ?

CLOTILDE.

Adieu ! pars. Mon cœur te promet
Amour, fidélité, constance.

MINA.

Oh ! tout est bien dans le paquet.

(Muldorff embrasse sa femme.)

ENSEMBLE.

MULDORFF.

Adieu, Clotilde, etc.

CLOTILDE.

Pars, ne crains rien ; en ton absence

L'honneur seul guidera mes pas.

Dans ma vertu, j'ai confiance !

Mina ne me quittera pas.

MINA.

Partez, Monsieur ; en votre absence,

L'honneur seul guidera nos pas.

Dans nos vertus ayez confiance ;

D'ailleurs, nous ne sortirons pas.

(A la fin de cet ensemble, Muldorff cherche des bras de son femme
me se sort par la porte du fond, précédé de Mina.)

SCÈNE III.

CLOTILDE, puis MINA.

CLOTILDE, avec sensibilité.

Depuis dix ans, c'est la première fois que
unus nous séparons ainsi ! et, malgré moi, j'é-
prouve une émotion... (Elle va vers la fenêtre.)
Ah ! le voilà qui monte en voiture. (Elle lui fait

Mina, Muldorff, Clotilde.

signe de la main. La voiture roule.) Le voilà parti ! — votre cousin, cela pourrait faire supposer. (On entend une trompette.) Qu'est-ce que cela ?

Pauvre ami !

MINA, entrant.

Oh ! quel bonheur ! nous en voilà débarassées !

CLOTILDE.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle ? Comment ! ces larmes que vous versiez tout à l'heure...

MINA.

C'était pour lui faire plaisir.

CLOTILDE.

C'est fort mal, Mina, et il vous faudra bien des choses pour effacer de mon esprit l'impression fâcheuse que vous venez d'y faire naître.

MINA.

Pardon, mais je croyais que Madame attendait avec impatience l'absence de Monsieur, pour accomplir certain projet.

CLOTILDE.

D'accord. Mais le départ de mon mari ne m'en cause pas moins un chagrin sincère.

MINA.

Cependant, Madame va partir à l'insu de Monsieur.

CLOTILDE.

Je n'ai pu résister au désir d'aller revoir ma famille. Ce que je fais est mal, très mal ! mais les motifs qui me guident sont si purs, que Muldorff lui-même serait forcé de me pardonner, s'il apprenait jamais...

MINA.

Ah ! Madame peut être tranquille, ce n'est pas moi qui la trahirai !

CLOTILDE.

Je ne vous ai pas adressé de prière sur ce point ; seulement, pour le repos de mon mari, je vous ordonne de vous taire, voilà tout ; si vous parlez, je vous renverrai, je n'ai pas autre chose à vous dire. Je serai de retour deux jours avant mon mari ; d'ici là, si quelqu'un se présentait pour me voir, vous répondriez tout simplement que je suis à la campagne.

MINA.

J'obéis, Madame.

CLOTILDE.

Surtout, ne laissez jamais la maison seule, il y a tant de monde, à Bade, cette année, que je ne saurais trop vous recommander la prudence.

MINA.

Puisque je ne pourrai sortir, Madame me permettra-t-elle de recevoir quelquefois mon cousin, avec lequel je dois me marier.

CLOTILDE.

Voilà trois ans que vous me parlez de ce mariage.

MINA.

Ce n'est pas ma faute, le parrain de Fabrice ne veut pas donner son consentement, si je n'ai pas au moins cinq cents florins de dot, et comme on est honnête fille, ça ne va pas vite.

CLOTILDE.

Eh bien ! si vous êtes réellement ce que vous devez être, je prierai mon mari de se cotiser avec moi pour vous faire cette dot.

MINA.

Oh ! Madame, tant de bonté...

CLOTILDE.

Mais, je vous en prie, ne recevez pas ici —

C'est la voiture de Strasbourg.

CLOTILDE.

Vite ! mon chapeau, mon chapeau, je n'ai pas voulu me charger de paquets qui pourraient faire croire à une longue absence, je n'ai retenu ma place que jusqu'au château de Ronsfeld, où demeure ma cousine ; de là, je continuerai mon voyage pour Strasbourg ; n'oubliez pas toutes mes recommandations, et surtout que je vous défends de voir votre cousin.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MINA, seule.

Ah ! les voilà partis tous les deux, Monsieur d'un côté, et Madame de l'autre ! Je suis maîtresse du logis ; quittons vite ce tablier de femme de chambre, et mettons ce petit bonnet de Madame, l'illusion sera complète.

(Se regardant dans la psyché.)

Ah ! Puisque nous sommes en bas.

Ma maîtresse est bien jolie,
Mais, comme ça, s'il me voyait
Monsieur, ici, je le parle,
Lui-même se tromperait.
Car ce bonnet, je m'en vante
Vous relève, et c'est égal,
Pour une simple servante,
On n'est vraiment pas trop mal.

Je suis bien sûre que mon cousin Fabrice ne se fera pas attendre, car je lui ai dit : Après le départ de la diligence de Strasbourg !

SCÈNE V.

MINA, FABRICE, avec un panier.

FABRICE, entrant.

Le voilà, le beau Fabrice !

MINA.

J'en étais sûre.

FABRICE.

Et pas seul ! et pas seul !

(Il découvre le panier.)

MINA.

Qu'est-ce donc que tout cela ?

FABRICE.

La moitié d'un pûté, et un poulet complet, par lesquels je me suis fait escorter ; plus, un flacon de vin du Rhin, que j'ai emprunté à la cave de mon parrain.

MINA.

Mais c'est voler, cela !

FABRICE.

Du tout ! J'ai l'intention de le lui rendre ! quand j'aurai des vignes sur le bord du Rhin ; d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je me gênerais avec mon parrain, qui, en sa qualité de mon tuteur, ne doit peut-être l'héritage de ma pauvre mère.

MINA.

Votre mère vous a donc laissé quelque chose ?

FABRICE.

Pas un florin ! à ce que dit mon parrain, mais on connaît les tuteurs ! si encore il voulait consentir à notre mariage, mais non, il refuse sous le prétexte dérisoire que vous n'avez point de dot, et qu'en ma qualité d'apprenti traiteur, j'ai besoin de 500 florins pour m'établir.

MINA.

Ah ! mon cousin, je crains bien que nous ne soyons pas mariés de long-temps !

FABRICE.

Je serai majeur dans trois ans, et alors...

MINA.

Trois ans ! c'est bien du temps, quand on aime.

FABRICE.

Ça ne nous empêchera pas de nous aimer ; au contraire, nous ferons en sorte de nous voir souvent ; seulement, ma cousine, ce sera le jour ! car entre le mariage et l'amour, il y a toute la différence du jour à la nuit.

Air. *Femmes seules sans espérance.*

Où, le mariage et l'amour,
A deux oiseaux, je les compare ;
L'un, ne voltige que le jour,
Du ciel, la nuit, l'autre s'empare !
En un mot, pour être plus franc,
Et rendre la chose plus nette :
L'amour est un vrai moineau franc
Et l'hymen est une chouette !

Avez-vous saisi la comparaison ?

MINA.

Où, je crois vous comprendre ; mais après souper, il faut que le moineau franc retourne dans son nid.

FABRICE.

Ah ! voilà ! voilà le désagrément ! mais dites donc, comme il fait chaud, ma cousine, voulez-vous me permettre de quitter ma veste et ma casquette, pour me mettre à table ?

MINA.

La casquette, cela va sans dire ; quant à la veste, attendez, mettez toujours le couvert, je reviens à l'instant.

(Elle va dans la chambre à droite.)

FABRICE.

Où, ma cousine, soyez tranquille. (Mettant le couvert.) Oh ! mais, dame, oui ! il va falloir que le moineau franc s'évapore au coup de minute, et c'est dommage, car elle est sièrement gentille ma cousine, et dire que mon parrain ne veut pas nous laisser marier tout de suite, sous prétexte qu'elle n'a pas d'argent.

MINA, revenant avec la robe de chambre de Mullorff.

Tenez, mettez cela.

FABRICE.

Tiens, c'est la robe de chambre à ransage du bourgeois ! ça me va, je vais avoir l'air d'un vrai propriétaire allemand, qui soupe en tête-à-tête avec sa moitié, oh ! Dieu !

(Il la prend par la taille.)

MINA.

Eh bien ! cousin, que faites-vous ?

FABRICE.

Parton, j'allais faire la chouette.

MINA.

A table ! à table !

(Ils s'assèrent.)

MINA et FABRICE.

Air de la Varentale.

Buvons !
Trinquons !
Le vin de la sorte
Porte toujours
Bonheur aux amours.

MINA.

Après souper, par bonheur,
Je vous mèn', quel honneur !
Jusqu'à la porte.

FABRICE.

Ah ! quel dommage, pourtant,
De partir au moment
Le plus intéressant !

ENSEMBLE.

Buvons, etc.

(Ils seignent. — En ce moment, il sonne.)

FABRICE.

Oh ! quel orage ! j'espère bien que vous n'allez pas me renvoyer, il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.
(On entend frapper à coups redoublés dans la rue.)

MINA.

Ah ! mon Dieu ! quel est ce bruit dans la rue ?

FABRICE, allant à la fenêtre et regardant dans la rue.

C'est à l'hôtel en face, un étranger qui est furieux de ne pas trouver de place.

MINA.

Je le crois bien, il n'y en a nulle part.

FABRICE, à la fenêtre.

Tiens, il a une femme avec lui !

MINA.

Une femme !

FABRICE.

Il dit qu'il donnerait 500 florins pour loger cette nuit, lui et Milady qui est malade.

MINA, soupirant.

500 florins ! Juste la somme qu'il nous faut !

FABRICE.

Ah ! mon Dieu ! quelle idée ! Ma cousine, votre maître et votre maîtresse sont bien partis.

MINA.

Ils sont déjà loin, s'ils courent toujours.

FABRICE.

Vous êtes maîtresse absolue de cet élégant domicile.

MINA.

J'ai les clés de partout.

FABRICE.

Bravo ! Cet Anglais offre 500 florins, pour le loger cette nuit seulement.

MINA.

Eh bien ?

FABRICE.

Eh bien ! vous lui donnez l'hospitalité ; lui vous donne 500 florins, et nous voilà mariés !

MINA.

En effet ; mais je n'oserai jamais !

FABRICE, revenant à la fenêtre.

Il n'y a pas à reculer. Milord, entrez dans cette maison, la petite porte verte, deux marches, là ! Bien, on vous y donnera l'hospitalité, pour cette nuit, moyennant la somme que vous

venez de dire, ils montent ! (A Mina.) M^{lle} Fa-

brice, mon épouse, éclairez un peu l'escalier, pour quo votre dot ne se casse pas le cou.

MINA.

M. Fabrice, c'est très mal ce que vous faites là !

FABRICE.

Allez donc ! allez donc ! demain matin, vous me remercirez, et moi, je bénirai la Providence, qui, sous la forme d'un Anglais, est venue faire notre mariage. (Mina sort.)

SCÈNE VI.

FABRICE, seul.

Au fait, que risque-t-elle, ma cousine ? De se faire mettre à la porte ; mais, pour m'épouser, ne faut-il pas qu'elle prenne son congé ? Je me donne une épouse pour me servir, et non pas pour servir les autres. (En disant ceci, il fait disparaître la table.) Maintenant, prenons des airs de propriétaire, c'est-à-dire beaucoup d'aplomb, et le sourire de satisfaction que l'on a toujours, quand on contemple une maison, en se disant : Elle est à moi ! Voici ces étrangers, attention !

SCÈNE VII.

FABRICE, MINA, se donnant des airs de dame, LORD HÉRISON, LADY HÉRISON.

(Lord Hérison porte un sac de nuit. Lady est enveloppée dans un riche cachemire qu'elle donne à Mina, et que celle-ci pose sur une chaise devant la psyché.)

LORD HÉRISON.

Enfin, nous ne coucherons pas dedans le dehors.

FABRICE.

J'espère que Milord et Milady seront satisfaits.

LORD HÉRISON.

Je étais déjà beaucoup dans la satisfaction, pour le logement que vous donnez à moi.

FABRICE.

Que je donne à Milord, toujours pour 500 florins.

LORD HÉRISON.

Où, 500 florins, les voilà ; je avais, moi. (Il ouvre un petit dictionnaire de poche.) qu'une langage.

FABRICE.

Milord veut dire une parole.

LORD HÉRISON.

Langage, parole, c'était parallèle ; je voyais ça dans le dictionnaire de la langue, que je tire de mon poche.

MINA, à Fabrice.

Tenez, Monsieur, prenez cela. (Bas.) Est-ce bon ?

FABRICE, à part.

De l'or en barre ! (Haut.) C'est bien cela, mille francs sur la banque de France.

LORD HÉRISON.

Je venais de Paris, une belle ville, superbe ville.

MINA.

A cause de ses monuments ?

LORD HÉRISON.

No !

FABRICE.

A cause de ses spectacles ?

LORD HÉRISON.

No, à cause de ses restaurateurs.

FABRICE, à part.

C'est un homme de goût ! (Haut.) Pardon, excuse, Milord, si je vous fais payer un peu cher l'hospitalité que je vous donne ; mais je ne loge jamais qu'à ce prix-là.

LORD HÉRISON.

Lugez-vous beaucoup de monde ?

FABRICE.

Je ne loge jamais personne. C'est pourquoil je paie ceux qui daignent venir pour ceux qui, probablement, ne viendront jamais.

MILADY HÉRISON, à son mari.

I will goto bed.

LORD HÉRISON.

Médème ? Milady voulait aller dedans le chambre, pour dormir ses nerfs.

MINA.

Venez, Milady, venez ; je vais vous conduire.

MILADY HÉRISON, à son mari.

Vill you giro my night cap.

LORD HÉRISON.

Je demandais pardon à vo, Médème, et à vo, Monsieur, si Milady, il était beaucoup dans le difficulté, par le parlement, le discours... mais je parlais, moi, par elle, toujours.

FABRICE, à part.

S'il croit parler facilement !

LORD HÉRISON.

Elle voudrait... elle voudrait...

(Il fait le geste de se coiffer.)

FABRICE, devinant.

Un bonnet de coton ?

LORD HÉRISON, riant.

No ! no !

MINA.

Un bonnet de nuit, peut-être ?

LORD HÉRISON.

Yès ! yès !

MINA.

Je donnerai à Milady tout ce qu'il lui faudra.

LORD HÉRISON.

Je remercie, vo, Médème. Good night, Milady ! (Mina et Milady Hérison sortent.)

SCÈNE VIII.

FABRICE, LORD HÉRISON.

FABRICE, prenant un air d'importance.

En vérité, Milord, je m'étonne qu'un homme comme vous, qui a de quoi, à ce qu'il paraît, se soit aventure à venir à Baden, sans avoir, au préalable, fait retenu son logement.

LORD HÉRISON, se désabillant en parlant.

Figurez-vous, Monsieur, que je partais toujours moi, dans le... (Il cherche.) improvisation, partait, partot. Les médecines de London ils avaient ordonné, à moi, le voyage du continent, par les nerfs de Milady, qui seraient devenus malades depuis le mariage à nous deux ; alors, je serais parti de London, le...

FABRICE.

La date n'y fait rien.

LORD HÉRISON.

La date ? un petit fruit ?

FABRICE.

Non, non ! la date, le jour ! Un, deux, trois...

LORD HÉRISON.

Quatre, cinq, six... ah ! yès ! le jour ! la date, drôle de parole ! C'était justement le lendemain du départ de sir Arthur Bellington, mon petit cousin, par le Portugal.

FABRICE.

Ah ! oui, vous vous serez dit : Parbleu ! je vais aller avec le cousin ! Cela se conçoit !

LORD HÉRISON.

No, Monsieur, je n'aurais pas dit ; c'était Milady qui avait dit à moi...

FABRICE.

Ça se conçoit encore.

LORD HÉRISON.

Alors, je m'étais allé dans le Lisbonne, et je voulais rester dedans les oranges du Portugal ; mais Milady me dit : Mon hami, je voulais aller, moi, dans la France, pour guérir moi du spleen ; or, Monsieur, je devais dire à vos, Milady avait une figure tot-à-fait, complètement mouton.

FABRICE, étonné.

Mouton ?

LORD HÉRISON.

Dout ! yès, yès, mais elle avait un esprit tout-à-fait complètement bonne.

FABRICE.

Ah ! j'entends !

LORD HÉRISON.

Yès, et si elle voudrait faire une chose, et si vous voudriez pas qu'elle ferait une chose tot de suite, elle ferait cette chose, et si vous voudriez qu'elle ferait une chose, et si elle voudrait pas faire cette chose, jamais vous ne feriez faire à elle cette chose.

FABRICE.

Nous avons beaucoup de femmes de ce caractère-là.

LORD HÉRISON.

Alors, vous comprenez bien quand elle avait dit, je m'étais parti tot de suite par Paris, ce était le... Oh ! Good ! je souvenir jamais ! le... Comment appelez-vous le petit fruit ?

FABRICE.

La date.

LORD HÉRISON.

Yès, la date, drôle de parole. C'était tot justement le lendemain du départ de sir Arthur, mon petit cousin, par Paris.

FABRICE, à part.

Il paraît que c'est le cousin qui le fait aller.

LORD HÉRISON.

Je serais arrivé dans Paris, où par la santé de Milady je m'étais allé, moi, tot de suite dans le Vêry, au Palais-Royal, parce, que je devais dire à vos, je m'étais un peu sûr le... (Montrant la bouche de Fabrice.) Comment appelez-vous ceci ?

FABRICE, montrant son nez.

Ceci.

LORD HÉRISON.

No ! pas cette grosse chose. (Montrant encore la bouche de Fabrice.) Ceci.

FABRICE.

Ah ! ceci ? Une bonche.

LORD HÉRISON, étonné.

Bonche ! ceci. No ! Gueule.

FABRICE.

Comment ! Je vous dis, moi, que c'est une bouche. Diable ! ne confondons pas.

LORD HÉRISON, très étonné.

Bonche ! Je croyais avoir lu... (Hochant la tête.) Bonche ! (Il cherche dans son dictionnaire.)

FABRICE, à part.

Ah ça ! il ne me croit pas encore. Il faut lui expliquer...

LORD HÉRISON, lisant, à part.

Gueule !

FABRICE.

Voyez-vous, Milord, il faut distinguer ; nous avons les bêtes...

LORD HÉRISON.

Ah ! Good ! volez-vous me moquer ? Dites, Monsieur !

FABRICE.

Nullement, Milord ; mais...

LORD HÉRISON.

Je dis à vos que vous avez un gueule. Le Dictionnaire dit aussi que vous avez un gueule ; et si vous me moquez encore davantage, je vous casserai le gueule !.. Comprenez-vous, Monsieur ?

FABRICE.

Eh bien ! oui ! eh bien ! oui ! j'ai, comme vous dites. (À part.) Ah ! mon Dieu ! que c'est bruyant ! Mais pour 500 florins...

LORD HÉRISON.

J'excuse vos, par cette fois ; mais ne moquez plus moi ; je souffrir jamais ! Donc, je espérais demeurer tous les jours, à Paris, dans le Vêry, parce que, comme je vous disais, je m'étais un peu sûr mon gueule... (Haut.) Boche, vous êtes farceur... sur mon gueule, lorsque Milady il avait encore dit à moi : Milord, je voler aller à Baden tot de suite, et tot de suite je serais parti pour venir dedans les eaux de Baden. C'était le... le... Oh ! Good !

FABRICE.

Le lendemain du jour où sir Arthur était parti pour Baden.

LORD HÉRISON.

Tot justement ! Comment savez-vous ?.. Qui avait dit à vos ? Tot justement nous avions pris, moi et Milady le Gaillard et le Laiffite, et nous serions venus dans ce Baden où sans vos, Monsieur, j'aurais moi et Milady couché dans l'intérieur de la rue, à la bel astre.

FABRICE.

Milord veut dire à la belle étoile ?

LORD HÉRISON.

Yès, astre, étoile, était parallèlement. (Pendant ce qui précède, lord Hérison a placé sa perle sur l'un des magnois qui sont sur la cheminée, puis il s'est coiffé de nuit ; enfin, il cherche inutilement dans son sac de voyage.) Oh ! Good ! good ! je m'avais oublié mon robe de chambre dans le Strashbourg. Malédiction ! ça gênerait beaucoup moi !

FARRICE.

Qu'à cela ne tienne, Milord ; voici la mienne.

LORD HÉRISON.

Je voulais pas dépouiller vous.

FARRICE.

Je n'en mets pas, ordinairement.

(Il lui passe la robe de chambre.)

LORD HÉRISON.

Alors, je vais déponiller vous... oh ! je étais toute confuse, vous faites comme la petite groom.

FARRICE.

Ne faites pas attention ; ce n'est pas la première fois que ça m'arrive... (Se reprenant.) Je suis plus à mon aise avec ma veste du matin.

(Il remet la veste.)

LORD HÉRISON.

A London, nous appeler ça un spencer.

FARRICE, ne comprenant pas.

Spencer ? oui, ça ressemble à ça. (A part.) On peut bien lui prêter la robe de chambre par-dessus le marché.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MINA, rentrant.

MINA.

Milady est couchée, Milord.

LORD HÉRISON.

Yès ! je allais, moi, faire la pareille chose, conjointement.

MINA.

Mais elle voudrait avoir de l'éther pour ses nerfs. (A Farrice.) Mon ami, allez en chercher bien vite ; le pharmacien ne se couche pas avant minuit.

FARRICE.

J'y cours !

LORD HÉRISON.

Je serais obligé à vous ; quand Milady elle avait sa colère de nerfs, elle voulait toujours mettre sa main dedans mon visage.

FARRICE, riant.

Pour vous câresser ?

LORD HÉRISON.

Non, pour le soufflet.

FARRICE.

Ah ! bon ! (A Mina.) En voilà un Anglais pur sang ! (Il sort.)

SCÈNE X.

MINA, LORD HÉRISON.

LORD HÉRISON, à part.

Voilà un animal de bête de mari qui me laisse seul en tête-à-tête avec sa femme. Elle avait le figure, le figure jolie, le taille jolie, le pied joli, et pendant que Milady elle serait dedans le sommeil, je avais envie de lancer moi !

(Il sourit et regarde Mina.)

MINA, à part, le regardant en dessous.

La drôle de tête !

LORD HÉRISON, à part.

Je crois qu'elle faisait à moi l'œil sucré... no ! l'œil doux ! je allais lancer, moi !

MINA, à part.

Comme il me regarde !

LORD HÉRISON, haut.

Bonjour.

MINA.

Plait-il ?

LORD HÉRISON.

Comment porte-vous vous ?

MINA, riant.

Très bien, merci.

LORD HÉRISON.

Vous avez la figure jolie, le petit (Montrant son nez.) joli et l'œil joli. (A part.) Je avais commencé à lancer, moi !

MINA, à part.

Tiens ! tiens ! M. le Milord !

LORD HÉRISON.

Est-ce que vous aimez votre mari, vous ?

MINA, riant.

Cette question !

LORD HÉRISON, riant.

Oh ! yès ! je vois tout de suite, vous avez votre mari dans l'abomination.

MINA.

Mais, au contraire, Milord ; et je vous prie de croire,

LORD HÉRISON.

Oh ! yès ! vous voulez pas dire, mais je devine fort bien, et si vos étiez assez grande bonne pour écouter moi...

MINA, à part.

Décidément, ce monstre d'Anglais veut m'en conter.

LORD HÉRISON.

Oh ! écoutez-moi, Médème ; je dirai à vous que dans tous mes voyages, je n'avais rien vu jamais de plus. (Il veut lui prendre la taille.)

MINA, s'éloignant.

Milord, pardonnez-moi ; mais Milady m'attend, et je vais...

LORD HÉRISON, changeant de ton.

Oh ! no ! de grâce, Médème, arrêtez ! je vous prie ! je dirai plus rien du tout à vous, je voulais seulement avoir des lumières. (Il cherche.)

MINA.

De la lumière ?

LORD HÉRISON.

No, des renseignements.

MINA, se tenant loin de lui.

Des renseignements ?

LORD HÉRISON, à part.

Que je suis un énorme bête de Milord, de avoir mis ce ridicule bonnet, et de avoir été mon perruque, cela empêche l'amour de la petite.

MINA.

Eh bien ! Milord, vous disiez.

LORD HÉRISON, embarrassé.

Je voudrais. (A part.) Oh ! je avais un pensée. (Haut.) Je voudrais avoir des renseignements pour le prix d'un grosse ficelle.

MINA.

Sur le prix des ficelles ?

LORD HÉRISON.

Yès, parce que je voudrais pendre moi par mon cou.

MINA, s'approchant un peu.

Seigneur ! que me dites-vous là !

serai, en votre nom, chez le notaire de mon-père-touffe! Je suffoque! Un Français! un Français!.. et un Français qui porte perruque! C'est être deux fois assassiné! mais je me vengerai! oh! je le tuerai tous deux! Voyons, voyons, Muldorff, du calme; il faut d'abord s'assurer par soi-même; il y a justement une vieilleuse dans la chambre de Madame.

(On frappe à la porte de la rue.)

MINA.

Ah! mon Dieu! qui peut frapper à l'heure qu'il est?

FABRICE.

Quelqu'un qui a besoin d'une chambre, peut-être, 500 florins, prix fixe!

MULDORFF, en dehors, frappant.

Mina! Mina! ouvre, c'est moi! c'est ton maître!

FABRICE.

L'avocat!

MINA.

M. Muldorff! ah! je suis perdue!

MULDORFF.

Ouvre donc, Mina, ouvre donc!

MINA, à Fabrice.

Je vais ouvrir, et je me sauve chez ma mère. (Elle sort.)

FABRICE.

Et moi, comment vais-je sortir d'ici? maudit avocat. Les affaires allaient si bien, sans lui, c'est toujours comme cela, les avocats embrouillent tout! Je l'entends, cachons-nous, vite!

(Il entre dans un cabinet.)

SCÈNE XIII.

FABRICE, dans le cabinet, MULDOFF.

MULDORFF, croyant que Mina le suit.

Figure-toi, ma petite, que cet imbécille de commissaire a mis son nom pour le mien, sur mon passeport, et qu'à la première poste, on m'a prié de retourner sur mes pas. J'ai parlé une heure, pour leur prouver que j'étais avocat, rien n'y a fait; enfin, j'ai pris mon parti et je... Tiens! je la croyais ici; elle ferme les portes, sans doute. Ah! je ne suis pas fâché d'être revenu chez moi, près de ma bonne petite femme, près de ma bonne Clotilde. Quelqu'un de la diligence s'est chargé de faire savoir au tribunal l'obstacle qui m'a retenu. La cause sera renvoyée, et, pour cette fois, j'emmènerai ma petite femme avec moi. (On entend tousser lady Hérison.) Pauvre petite! elle se sera enrhumée, en restant à la fenêtre, pour suivre des yeux la voiture qui m'emportait. (Lady Hérison éternue.) Dieu te bénisse, ô ma chaste et douce compagne! Comme mon retour va la surprendre agréablement! (Il a ôté son faux toupet et il va le placer sur la statue de la cheminée. Il reste interdit en voyant la place occupée.) Qu'est-ce que c'est que ça? une perruque blonde, et mon faux toupet est noir... Quel frisson s'empare de moi! A qui appartient cette déposition humaine? (Il prend la perruque et l'examine.) Grand Dieu! Contant, coiffeur, à Paris! Paris! Paris! c'est un Français! il y a un Français ici! dans mon domicile conjugal! oh se cache-t-il? (Il aperçoit le cachemire que lady Hérison a laissé sur une chaise.) Un cachemire! Je suis trahi! oh! c'est affreux! c'est infâme! et tandis que l'on me croit bien loin d'ici, j'é-

(Il entre dans la chambre à coucher. Musique de sommeil.)

FABRICE, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Si je pouvais m'évader! Comment diable vont-ils s'arranger là-dedans?

LORD HÉRISON, dans la chambre.

Godem!

MULDORFF, rentrant.

C'est au Anglais!

FABRICE.

Il n'y a pas moyen de sortir.

(Il rentre dans le cabinet.)

MULDORFF, seul.

O perfide Albion! Et moi qui ne m'en méfiais pas! O femme indigne, c'est le désir d'avoir un cachemire qui t'a perdue! et tu n'as pu attendre mon retour!

SCÈNE XIV.

MULDORFF, LORD HÉRISON, avec une bougie et un pistolet.

LORD HÉRISON.

Je avais senti un vilaine main dedans le visage à moi; ce était peut-être un voleur.

MULDORFF, à part.

Mais c'est qu'il est cent fois plus laid que moi!

LORD HÉRISON.

Qui êtes-vous? que voulez-vous? pour déranger moi?

MULDORFF.

En voilà, j'espère, une question dépravée! Il est dans ma chambre nuptiale, et il me demande ce que je veux et pourquoi je le dérange.

LORD HÉRISON.

Parlez tout de suite.

MULDORFF.

Il est armé!

LORD HÉRISON.

Ou je lâcherai le dogue de mon pistolette. (Il le montre.)

MULDORFF, reculant.

Oh! tu ne me fais pas peur, entends-tu? tu ne me fais pas peur! et, fort de ma cause, je te demanderai de quel droit tu te trouves ici?

LORD HÉRISON.

De quel droit! je avais payé.

MULDORFF, au comble de l'étonnement.

Payé! payé! oh! infamie!

LORD HÉRISON.

Yes, 500 florins pour toute la nuit!

MULDORFF, hors de lui.

Tu mens!

LORD HÉRISON, le faisant reculer en le couchant en joue.

Je avais donné à la dame de la maison.

MULDORFF.

Oh! tu mens cent fois, tu mens! c'est impossible! ou c'est moi qui rêve, qui suis fou!

LORD HÉRISON.

Oui, vous êtes fou ! et je allais recoucher moi.

MULDORFF, l'arrêtant par sa robe de chambre.
Tu ne rentreras pas dans cette chambre ; grand Dieu ! ma robe de chambre ! (Il lâche Hérison et tombe sur un fauteuil.) Ma robe de chambre aussi ! oh ! voilà le comble de l'impudeur !

LORD HÉRISON, à part.

Mais j'étais donc logé dans les Petites-Maisons de fols ! c'était fort désagréable ! il avait le regard dans le fureur ! je allais enfermer moi dessous le verrou, par précautionnement !

MULDORFF, se plaçant devant la porte.

Arrête, brigand, et rends-moi mes propriétés domestiques ! c'est à dire ma robe de chambre et ma maison ! quand à la femme qui est là-dedans, tu peux la garder, c'est une malheureuse ! c'est nue scélérate !

LORD HÉRISON, au colère.

Milady, une scélérate ! oh ! good ! good ! Monsieur, retirez-vous tout de suite, ou je allais définitivement lâcher le dogue.

(Il l'aguste avec son pistolet.)

MULDORFF, lui laissant le passage libre.

Aux des Amateurs.

Ne tire pas, insulaire farouche !
N'ajoute pas à ton crime odieux !
Que de l'honneur la voix encre te touche,
Rends-moi raison, suis-moi hors de ces lieux.

LORD HÉRISON,

Non pas, tel, je me trouve bien mieux !
Je ne veux pas qu'ainsi l'on me dérange !

MULDORFF,

Je saurai bien le forcer à marcher !
Je suis époux, il faut que je me venge !

LORD HÉRISON,

Je suis Anglais et je vais me coucher.
(Il rentre dans sa chambre et ferme la porte.)

SCÈNE XV.

MULDORFF, FABRICE, observant.

MULDORFF.

Mais c'est une horreur ! c'est une indignité ! (Il frappe à la porte.) M^{me} Muldorff, M^{me} Muldorff ! ouvrez-moi ! c'est votre époux outragé !

LORD HÉRISON, en dedans.

Retirez-vous, ou je lâche le dogue par le trou de la serrure !

MULDORFF,

Il n'en démordra pas, avec son dogue ! (Haut.) Oh ! si j'avais un sabre ! une épée ! une canardière ! allons chercher quelque chose, un commissaire de police, c'est ça ! il faut faire constater le flagrant délit ! (Il sort.)

FABRICE, sortant de son cabioet.

Un commissaire de police ! c'est que ça ne m'arrange pas du tout ! je serais fort vexé s'il me trouvait ici, surtout avec cet argent ; avec ça qu'il m'en veut, le commissaire, parce qu'on prétend que sa femme a des bontés pour moi, et il serait enchanté de trouver une occasion de se venger, sauvons-nous bien vite. (Il va pour sortir.)

* Hérison, Muldorff.

** Muldorff, Hérison.

☛ Allons ! on monte encore l'escalier ! c'est Madame ! ça va se compliquer, mais je suis pris comme dans une sourisière. (Il se cache.)

SCÈNE XVI.

FABRICE, caché, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Heureusement, j'avais sur moi le passe-partout de la maison, et j'ai pu rentrer sans frapper.

FABRICE, à part.

C'est le moment de me sauver, on jamais. (Il sort.)

CLOTILDE.

Je n'ai pu me décider à aller plus loin que le château de Ronsfeld ; mon cœur m'a dit que c'était très mal de désoler ainsi aux ordres de ce pauvre Muldorff, si bon, si prévenant. J'ai profité d'une cariole de jardinier pour m'en retourner à Bade, et j'espère que mon mari ne saura pas ma petite excursion. (En se retournant, elle voit le cachemire de lady Hérison.) Que vois-je ? grand Dieu ! Muldorff est déjà rentré dans la maison. Je n'en puis douter. Qui peut l'avoir forcé de revenir ? Ce beau cachemire, c'est celui qu'il m'a promis... Mais c'est qu'il me va dans la perfection !

(Elle se mire dans la Psyché.)

Aux : Je suis arrangeur les rabais.

De ces couleurs, l'éclat charme les yeux !
De ce tissu la finesse est extrême.
Venir m'offrir un schali si précieux !
On voit combien Muldorff m'estime et m'aime.
Avec amour, oh ! je dois l'accepter !
Avec bonheur, de lui je m'environne.
Un cachemire est si doux à porter
Quand c'est un mari qui le donne !

SCÈNE XVII.

MULDORFF, CLOTILDE.

MULDORFF, d'un air sombre.

Le commissaire sera ici dans un moment... La voilà ! et avec l'infâme cachemire encore.

CLOTILDE, avec joie.

Ah ! c'est toi, mon ami, quel bonheur inespéré !

MULDORFF, à part.

Scélérat !

CLOTILDE.

Mais venez donc ici que je vous embrasse deux fois, car vous le méritez bien !

MULDORFF.

Ne m'approchez pas, Madame, ne m'approchez pas !

CLOTILDE.

Comment ! Ah ! je vois que vous savez tout, et que je voudrais en vain vous cacher la vérité.

MULDORFF.

Oui, oui, je sais tout, femme indigne et coupable !

CLOTILDE.

Eh bien ! oui, oui, mon ami, je suis coupable, mais c'est la première faute que vous puissiez me reprocher.

MULDORFF.

Elle appelle cela une faute!

CLOTILDE.

Mais, mon ami...

MULDORFF.

Oh! assez, Madame, assez! Après une action pareille, un dialogue trop prolongé serait une inconvenance entre nous.

CLOTILDE.

Mon ami, sans doute, j'ai en tort, je n'aurais pas dû... Mais, réfléchissez, l'occasion, votre départ, tout semblait réuni pour me favoriser, et j'ai bien pu, moi, faible femme, succomber à la tentation.

MULDORFF.

Oh! ingénuité du crime!

CLOTILDE.

Mon ami, voyons! revenez à vous, car vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire. Donnez-moi votre main.

MULDORFF.

Arrière! serpent! arrière! Tout est fini entre nous. Dès aujourd'hui nous serons séparés de corps et de biens!

CLOTILDE.

Séparés!

MULDORFF.

Et judiciairement, car j'ai mes preuves, mes preuves irrécusables!

(Tirant la perruque de sa poche.)

CLOTILDE.

Vos preuves!

MULDORFF, montrant la perruque.

Regardez, et frémissez!

CLOTILDE.

Qu'est-ce donc que cela?

MULDORFF.

Elle me le demande! et le cachemire, Madame, ce cachemire!

CLOTILDE.

Ce cachemire, n'est-ce pas vous qui me l'avez apporté?

MULDORFF.

Horrible dissimulation!

CLOTILDE.

Vous voulez vous amuser à mes dépens, sans doute, et ce n'est pas bien de vouloir me faire payer ce châtiment, tout beau qu'il puisse être, par une pareille mystification!

(Elle l'ôte et le rejette sur le fauteuil.)

MULDORFF.

Oh! oh! vous prenez des grands airs dont personne ne sera dupe.

CLOTILDE.

Allons, Monsieur, vous êtes fou, et je rentre dans ma chambre, j'y attendrai que votre accès soit passé. (Elle va à la porte de la chambre.) Pourquoi cette porte est-elle fermée?

MULDORFF.

Oui, faites donc l'étonnée! comme si vous ne saviez pas que votre séducteur y est encore.

CLOTILDE.

Mon séducteur! décidément, Muldorff, si vous ne plaisantez pas, je vous le répète, vous avez le vertige.

MULDORFF.

Le vertige! le vertige! quand je l'ai vu comme je le vois, l'homme le plus laid des quatre par-

ties du monde, quelle horreur! mais, tenez, voici qui va vous le donner, le vertige.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE.

MULDORFF.

Monsieur le Commissaire,

LE COMMISSAIRE, à la cantonnade.

Que l'on aille chercher sur-le-champ la fille Mina Muller, et qu'on l'amène devant moi, il faut que je procède à son interrogatoire.

CLOTILDE.

M'expliquerez-vous, Monsieur le Commissaire, ce que signifie tout cela?

LE COMMISSAIRE.

Belle dame, je suis venu à la requête d'un époux outragé; et je vous engage, dans votre intérêt même, à vouloir bien me répondre avec toute la candeur dont une femme est susceptible.

CLOTILDE.

Monsieur, il faut que M. Muldorff ait perdu la tête, et je ne conçois pas qu'on vous ait dérangé pour une faute, d'autant plus légère, que mon mari y attache plus d'importance.

LE COMMISSAIRE.

J'espère, M. Muldorff, que vous ne vous êtes pas permis une plaisanterie...

MULDORFF.

C'est ce que vous allez voir. Je suis sûr que l'infâme est encore là. (Appelant.) Milord don Juan!

LE COMMISSAIRE.

Je vous invite, M. Muldorff, à ne pas prodiguer l'injure et la menace en présence de la justice. (Il frappe à la porte.) Milord. (A Muldorff.) Comment s'appelle-t-il?

MULDORFF, à sa femme.

Comment s'appelle-t-il?

CLOTILDE, avec impatience.

Mais je l'ignore absolument.

MULDORFF.

Elle ne sait même pas son nom!

LE COMMISSAIRE.

Milord! ouvrez! au nom de la loi!

MULDORFF.

Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il se pavane dans ma robe de chambre, et qu'il est armé.

LE COMMISSAIRE, reculant.

Il est armé?

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LORD HÉRISSON, habillé, mais encore coiffé de nuit.

CLOTILDE.

Que vois-je!

LORD HÉRISSON.

Je répondais toujours au cri de loi.

LE COMMISSAIRE.

La loi!

LORD HÉRISSON, montrant le commissaire.

Là, loi?

* Muldorff, le Commissaire, Clotilde.

** Clotilde, Muldorff, le Commissaire.

MULDORFF.

Vous voyez, Monsieur le Commissaire, que je ne rêvais pas.

LORD HÉRISSEON.

M. loi, cet homme, il avait la tête timbrée.

LE COMMISSAIRE.

Milord, connaissez-vous la dame que voilà ?

LORD HÉRISSEON.

Noo, je n'avais jamais vue, mais elle avait la figure folle.

MULDORFF, au Commissaire.

Vous savez bien que le scélérat n'ira pas dire : C'est Madame qui m'a donné l'hospitalité et la robe de chambre de son mari, pour 500 florins, et un cachemire.

LORD HÉRISSEON.

Un moment ! Je n'avais pas donné le cachemire du tout, du tout ! 500 florins ! yès ! yès ! mais le cachemire, il avait coûté 3,000 florins, chez M. Fichel, rue Vivienne, à Paris.

MULDORFF.

Il me semble que tout cela est clair, et que Milord doit être condamné, sans désenquêter. Ah ! tu viens prendre les femmes des maris badois, toi !

LORD HÉRISSEON.

Malédiction ! M. le timbré ! Je pris vous de crier plus doucement ! vos affreuses vacarmes ont réveillé milady Hérissou.

(Il va à Milady qui paraît sur le seuil de la porte ; elle est en costume de nuit.)

TOUS.

Une femme !

Au des Cleroux-ligères. (vus aux cœurs.)

CLOTILDE, MULDORFF et LE COMMISSAIRE.

Grand Dieu ! quelle extrême surprise !

Une femme dans ma maison,

Jel, c'était une méprise,

Et ce Milord avait raison !

LORD HÉRISSEON.

C'était une sottie méprise,

Vous le voyez, j'avais raison,

C'était une sottie méprise,

Ma femme était dans la maison !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, FABRICE, MINA, qui, pendant le chœur, paraissent à la porte du fond.*

MULDORFF, les apercevant.

Ah ! malheureux ! vous m'expliquerez...

MINA.

Grace, M. Muldooff ! grace ! pour Fabrice et pour moi.

LE COMMISSAIRE.

Éclaircissez l'autorité.

LORD HÉRISSEON.

Elle avait besoin d'éclairage, l'autorité.

MINA.

M. le Commissaire, nous avions besoin, pour nous marier, Fabrice et moi, de 500 florins. Comme l'occasion s'est présentée, nous avons cru pouvoir la saisir, et nous avons accepté l'ar-

Clotilde, Muldooff, Fabrice, Mina, le Commissaire, lord Hérissou, milady Hérissou.

gent que nous offrait Milord pour le faire coucher ici.

LORD HÉRISSEON.

Yès !

CLOTILDE.

Eh bien ! M. Muldooff !

MULDORFF.

Ma chère Clotilde, je suis un grand sot.

LORD HÉRISSEON, à lady Hérissou qui lui parle bas.

Oh ! yès !

MULDORFF.

Mais, mettez-vous à ma place. Milord et Milady dans mon domicile conjugal.

CLOTILDE.

Vous n'avez pas moins manqué de confiance envers moi ; mais je vous pardonne.

LORD HÉRISSEON, va.

Je comprenais, à cette heure ! vous êtes le propriétaire de votre chambre, de votre robe et de votre femme ? Oh ! oh ! c'était... (Il cherche.) c'était ridicule.

MULDORFF, lui rendant son toupet.

Oui, Milord, comme vous de ce toupet.

(Lord Hérissou le prend et le met vivement dans sa poche.)

MINA.

Madame nous laissera-t-elle le loyer de l'appartement pour notre mariage ?

MULDORFF.

Où est cet argeot ?

FABRICE.

Le voilà, Monsieur ; nous ne l'eussions pas pris sans votre permission.

MULDORFF.

Reprenez le, Milord ; un Allemand ne fait jamais payer l'hospitalité qu'il donne.

LORD HÉRISSEON.

Je le laissais à la petite, pour le conjugaison.

FABRICE.

Milord veut dire pour le conjungo.

LORD HÉRISSEON.

Conjungo, conjugaison, ce était parallèle.

CHŒUR.

Au de la Mairie.

Bons époux,

Sans défiance,

Croyez tous

A la constance ;

Vos femmes, pour récompense,

N'aimeront que vous.

LORD HÉRISSEON, au public.

Oh ! Truly

In this day,

Sweet for me is France !

Still dearer, if you perchance

With braves will pay !

MULDORFF, à lord Hérissou.

Mais, Milord, on ne vous a pas compris ; ayez la bonté de traduire.

LORD HÉRISSEON.

Vous croyez ? Alors, je allais traduire. (Au public.) Je disais à vous, Messieurs, si vous étiez contents, je suis content, etc. (Il cherche.) Et si vous étiez contents, je suis content, voilà tout !

REPRISE DU CHŒUR.

Imprimerie de M^{re} De Launay, rue d'Angoulême, 12.

VA1 153 8183